

VOUS PROPOSE :

l'INFO 668 relative à la ville de DJIDJELLI (département de Constantine).

1/7

DJIDJELLI, est une ville côtière située au Nord-est du pays à environ 314 km à l'Est d'ALGER, à 99 km à l'Est de BOUGIE et à 135 km au Nord de SETIF.

DJIDJELLI est la ville la plus arrosée d'Algérie, avec en moyenne 1 180 mm de précipitations par an.

Située sur le littoral, entre BOUGIE à l'Ouest et PHILIPPEVILLE à l'Est, DJIDJELLI jouit d'un emplacement privilégié. Vers l'Est, une très longue plage de près de 60 km jusqu'au Cap BOUGAROUN et à l'Ouest de nombreuses petites plages bordées de rochers, puis la fameuse corniche qui rejoint BOUGIE, tant de sites remarquables qui en font une région très belle et pittoresque.

Lorsque l'on voit la ville de DJIDJELLI, il est difficile de se figurer que son emplacement était, lors de notre arrivée dans ce pays, presque totalement occupé par des marécages. Aussi de nombreux cas de fièvre paludéenne s'étaient déclarés parmi les troupes de la garnison et l'on dut ralentir les travaux d'aménagement et de jardinage pour laisser reposer les hommes.

A notre arrivée, le 13 mai 1839, il ne restait de la fortification de l'ancienne ville du Moyen âge qu'une tour carrée, la muraille génoise qui fermait l'étranglement de la presqu'île et deux retours de chaque côté, d'une trentaine de mètres environ. Ces murs étaient en fort mauvais état et présentaient d'énormes brèches. De l'enceinte romaine, il n'existait que les fondations ou quelques masses informes que la mer n'avait pu atteindre et ronger. DJIDJELLI n'était plus qu'une ville turque, c'est-à-dire une ruine.

Il ne me reste plus à vous souhaiter une bonne lecture du document transmis.



DJIDJELLI est la ville la plus arrosée d'Algérie, avec en moyenne 1180mm de précipitations par an.

Située sur le littoral, entre BOUGIE à l'Ouest et PHILIPPEVILLE à l'Est, elle jouit d'un emplacement privilégié. Vers l'Est, une très longue plage de près de 60 km jusqu'au Cap BOUGAROUN et à l'Ouest de nombreuses petites plages bordées de rochers, puis la fameuse corniche qui rejoint BOUGIE, tant de sites remarquables qui en font

une région très belle et pittoresque.



Cavallo à l'ouest de Djidjelli

DJIDJELLI était nommée GIGERI ou GIGELLY avant la période française et au début de celle-ci.

HISTOIRE

DJIDELLI a un long passé historique fort mouvementé.

Elle a connu de nombreuses civilisations : -Celle des phéniciens qui remonte au 3^e et 4^e siècle, mais sa datation ne peut être précise. - La ville de DJIDJELLI était appelée IGILGILIS par les Romains dont les ruines sont encore admirées de nos jours. - La domination si désastreuse des Vandales ne dura qu'un siècle cela suffit pour ruiner la contrée si prospère sous les Romains. Ils furent chassés par les armées byzantines. -Puis vint l'invasion Musulmane qui épargnera pour un certain temps la région de DJIDJELLI eu égard à la méfiance Kabyle. - Il y eut également les Normands de Sicile qui occupèrent cette région vers l'an 1015, sans pour autant s'enfoncer dans les terres. -Pisans et Génois vinrent ensuite et commercèrent avec les Arabes jusqu'au 15^e siècle.

Présence turque 🇹🇷 1515-1830

Appelés à la rescousse par les habitants d'Alger, les frères Barberousse débarquent à JIJEL en 1514 et font de la ville leur base arrière pour organiser la lutte contre les Espagnols chrétiens qui avaient occupé, par la force, plusieurs villes de la côte. En reconnaissance de l'aide apportée par les locaux les ottomans leur accordèrent, durant toute la période de leur présence en Algérie, des privilèges dont ne jouissaient pas les autres ; comme celui de pouvoir porter des armes en ville, qui était réservé, alors, aux seuls janissaires.

Sous les Ottomans, la ville devint un important port pour l'activité pirate, où beaucoup de corsaires de renom, connus dans toute la régence d'Alger, sévissaient. Elle était rattachée au Beylik de Constantine, qui représentait le tiers Est de Régence d'Alger, et comptait un grand nombre de janissaires de l'armée ottomane, souvent originaires d'Europe de l'Est, chargés de maintenir l'ordre et de prélever l'impôt. La ville reçut aussi aux 16^e et au début du 17^e siècle du fait de ces corsaires un certain nombre de réfugiés musulmans d'Espagne, mais dont on ignore avec précision le nombre et l'impact ethnique et socioculturel réel sur la population de la ville.



De cet échec il en ressort cependant la première ébauche d'un plan concernant le port de DJIDJELLI.

En 1663, une expédition menée par François de Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils bâtard d'Henri IV, secondé par DUQUESNE, se termine en octobre 1664 par un échec, malgré un bombardement suivi d'une occupation facile. Elle est alors placée sous la domination des Turcs. Ces derniers subissent une tentative de renversement en 1803 par une révolte kabyle, mais se maintiennent jusqu'en 1830.



DJIDJELLI en 1664 - estampe de DUVALL

Présence française ■ 1830 - 1962

Après la prise d'Alger par nos troupes, le 5 juillet 1830, Si EL Hadj AHMED, dernier bey de Constantine, s'était, de sa propre autorité, donné le titre de Pacha. Lorsque Constantine fut tombée, en 1837, en notre pouvoir, les janissaires abandonnèrent la ville de DJIDJELLI. Elle ne fut plus gouvernée que par le marabout Si Tahar AMOKRAN ; mais l'état d'anarchie subsistait.

Nous étions déjà installés à Philippeville, à Mila, à Sétif, à Bougie ; la région de DJIDJELLI était complètement encerclée, elle ne devait pas tarder à tomber en notre pouvoir : un fait se produisit qui hâta les événements.

Le 1^{er} janvier 1839, le brick l'Indépendant, qui transportait d'Alger à Bône, des blés de l'intendance, battu par la tempête dans les parages de DJIDJELLI, vint s'échouer entre cette ville et l'embouchure de l'oued DJENDEN. Les kabyles du voisinage pillèrent la cargaison et emmenèrent en captivité l'équipage, demandant pour les relâcher une rançon de 6 000 francs.

Le général GALBOIS, qui commandait à Constantine, fit négocier le rachat des captifs par l'entremise du marabout. Les frères BOURBOUNE se mirent eux-mêmes, ainsi que leur famille, en otage chez les kabyles et obtinrent une réduction de la rançon ramenée à 4 500 francs. Cependant nous ne pouvions rester sous le coup d'un pareil affront, mais la saison n'était pas propice à une intervention.

Un corps expéditionnaire, destiné à opérer contre DJIDJELLI, fut réuni à PHILIPPEVILLE. Il fut confié au chef d'escadron de SALLES par le général GALBOIS, qui lui-même devait se mettre à la tête de la petite armée (758 hommes). Deux bâtiments à vapeur le Styx et le Cerbère devaient transporter le matériel et les hommes. Le 12 mai les bâtiments partirent de Philippeville et arrivèrent dans la rade de DJIDJELLI pendant la nuit. Le débarquement eut lieu le matin ; les chaloupes s'étant ensablées, le capitaine de SAINT ARNAUD se jeta à la nage à la tête de sa compagnie et prit possession de la ville sans éprouver de résistance sérieuse. Le lundi 13 mai 1839, DJIDJELLI (orthographié à l'époque GIGELLI) tombait en notre pouvoir.

Le restant des troupes débarqua sur le rivage et s'empara immédiatement des hauteurs du Djebel AÏOUF qui domine la ville et le port. On commença à mettre, sans délai, les crêtes en état de défense ; on releva les ruines du fort construit en 1664 sur le Djebel EL KORN et on lui donna le nom de Fort SAINT FERDINAND ; on restaura aussi les ruines d'un ancien établissement sur la pointe qui commande le port et le nomma Fort DUQUESNE.



Le fort DUQUESNE à DJIDJELLI

Le 15 mai après des péripéties d'escarmouches, sans succès, des Kabyles, ils

demandèrent la paix. Nous déplorons la perte de 8 tués et 42 blessés. Mais d'autres attaques eurent lieu où SAINT-ARNAUD, le capitaine CLERC et nos troupes firent preuve, à nouveau, de vaillance eu égard à celle de leurs ennemis. En trois jours les Forts Saint- Ferdinand, Duquesne, Sainte Eugénie et la redoute Galbois ont été relevés ou construits, puis armés de pièces de canons.

Les espions annonçaient de nouvelles hostilités par de nombreuses forces ennemies pour le vendredi 17, jour de marché. Des troupes françaises et du matériel, en renfort, furent mises à disposition de DE-SALLES. Une masse de kabyles évaluée à 3 ou 4 000 hommes vint donner l'assaut à nos lignes de défense, sans succès, appuyées notamment par les canons du bateau, le STIX. Mais nous eurent à déplorer la mort du chef d'escadron HORAIN. Voyant que tous les efforts faits pour nous déloger de nos positions aboutissaient à des échecs, les kabyles, découragés, se retirèrent définitivement le 4 juin 1839.

Désormais notre conquête étant assurée, mais il s'agissait de l'organiser. Les rues étaient à peine tracées et les huttes qui servaient de maisons se trouvaient dans un état de malpropreté repoussante, telle, écrivait à son frère le capitaine de SAINT-ARNAUD que « notre mère n'y mettrait par ses porcs de Gascogne ». On procéda d'abord à un nettoyage sérieux : des murs de maisons en ruines furent relevés, les rues déblayées, puis on établit un débarcadère avec rampe d'accès. La défense étant assurée du côté de la terre, il fallait songer à se mettre à l'abri d'un coup de main venant de la mer. Sur d'anciennes fortifications romaines, furent élevés deux murs pourvus d'un parapet ; on installa une forte batterie, près de laquelle fut construit un baraquement destiné à servir de caserne pour une compagnie ; le tout protégé par un mur crénelé ; l'ancienne tour génoise devint une poudrière



Rue de Picardie, au pied de la célèbre Vigie

On pensa ensuite à régler la vie publique de la population indigène. Le service de police était fait sous les ordres du commandant la place ; celui de la gendarmerie et de la douane était assuré par des militaires. Les indigènes qui s'étaient enfuis le 13 mai, lors de la notre prise de possession de la ville, commençaient à y rentrer, sur la promesse qui leur avait été donnée qu'ils pourraient exercer librement leur religion. Enfin une infirmerie fut installée pour les indigènes qui désiraient recevoir des soins médicaux.

Lorsque l'on voit la ville de DJIDJELLI, il est difficile de se figurer que son emplacement était, lors de notre arrivée dans ce pays, presque totalement occupé par des marécages. Aussi de nombreux cas de fièvre paludéenne s'étaient déclarés parmi les troupes de la garnison et l'on dut ralentir les travaux d'aménagement et de jardinage pour laisser reposer les hommes.

A notre arrivée, le 13 mai 1839, il ne restait de la fortification de l'ancienne ville du Moyen âge qu'une tour carrée, la muraille génoise qui fermait l'étranglement de la presqu'île et deux retours de chaque côté, d'une trentaine de mètres environ. Ces murs étaient en fort mauvais état et présentaient d'énormes brèches. De l'enceinte romaine, il n'existait que les fondations où quelques masses informes que la mer n'avait pu atteindre et ronger. DIDJELLI n'était plus qu'une ville turque, c'est-à-dire une ruine.



Vers la fin du mois de juillet le commandement De-SALLES fut appelé à ALGER avec le grade de lieutenant-colonel (5 ans plus tard, en 1844, il était général et commandait la subdivision de Constantine). Il fut remplacé par le commandant HOUVEAUX où il continua l'œuvre de son prédécesseur et fut assez heureux pour amener à nous, au mois d'octobre 1839, le cheikh des BENI-AMRAN : BOUDJEMA Ben MENIA. Il fut remplacé au commandement de la place, le 6 février 1840, par le lieutenant-colonel PICOULEAU.

(à suivre)